

Institut Japhétique de l'Académie des Sciences de Russie

NICOLAS MARR

LA SEINE, LA SAÔNE, LUTÈCE

ET

LES PREMIERS HABITANTS DE LA GAULE

ÉTRUSQUES ET PÉLASGES

PETROGRAD

1922

Imprimé par ordre de l'Académie des Sciences de Russie.
Le 26 Avril 1922. S. d'Oldenbourg, Secrétaire Perpétuel.

Imprimerie de l'Académie des Sciences de Russie.

335 эвз.

HOMMAGE A LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

A L'OCCASION DE SON CENTENAIRE

1822—1922

ГВОА ОГЪ ГВОИХЪ.

Le centenaire de la Société Asiatique française est un événement particulièrement mémorable pour la branche de l'orientalisme qui s'est consacrée aux études humanitaires du Caucase. L'anniversaire de l'illustre corporation des savants français coïncide avec les premiers pas, en France, de la philologie caucasique qui, dès le début, a pris la bonne voie, la voie sûre, quoique difficile et longue à suivre. Elle fut fondée d'après l'idée ingénieuse et créatrice ayant pour but d'organiser les travaux linguistiques et historiques, en les transférant du sol national, qui varie dans le Caucase d'un peuple à l'autre, sur le terrain commun de la science générale, de combiner les études arméniennes avec les recherches sur le géorgien et jusqu'au khalde, la langue des

inscriptions cunéiformes vaniques. Il suffit de rappeler trois noms St.-Martin, Schulz, Brosset, qui, bien que très différents, sont tous les trois intimement liés à la Société Asiatique et à son organe célèbre le „Journal Asiatique“; il suffit de ces trois noms pour reconnaître les éléments intégrants de cette union si indispensable au développement normal et à la réussite des études humanitaires du Caucase et des pays qui lui sont apparentés par des liens ethniques. Ce n'était alors que le commencement embryonnaire du système, mais l'embryon progressa vite, il poussa des germes féconds et un de ces germes fut transporté sur les bords de la Néva, au pays du Thesaurus linguistique *Mithridate*; il y fut planté au sein de l'Académie des Sciences de Russie, par Marie Félicité Brosset Jeune, auteur de nombreuses contributions au Journal Asiatique, dès lors membre de l'Académie des Sciences de Russie. Voilà à quels faits remonte la source de l'un des traits congénères dans l'activité de la Société Asiatique et dans celle de l'Académie des

Sciences de Russie; de là vient aussi l'enchaînement héréditaire des idées dans le même domaine qui sont communes aux deux institutions savantes. Si nous ne continuons pas les St. Martin, les Brosset, les Guyard, les Gatteyrias nous continuons certainement leur oeuvre. Et l'évènement jubilaire nous engage naturellement à ne pas manquer à nos devoirs filiaux, envers la Société si vénérable d'âge et de mérites et à lui offrir de la part de la plus jeune des Institutions de l'Académie des Sciences de Russie la pensée scientifique de la dernière heure, symbole de la jeunesse de ses sentiments, auxquels joint les siens, non moins chaleureux, l'ancienne Académie mère.

N. Marr

Directeur de l'Institut Japhétique.

Petrograd
le 29 juin 1922.

Mal compris et par conséquent mal traités, ces pauvres peuples, Etrusques et Pélasges, ont subi le sort du Lion de la fable qui devait se résigner à rester à jamais inférieur à la gloire de l'Homme parce qu'il n'avait pas de chantres à lui pour célébrer ses prouesses. En revanche, les Etrusques et Pélasges ont été bénis dans leurs noms multiples, ce qui du reste semble être l'apanage des Japhétides; cependant aucun des savants qui se sont intéressés à l'histoire de ces peuples n'a eu l'idée d'identifier leur nom ethnique avec les notions de noblesse ou de vaillance, comme cela arrive souvent pour les peuples indo-européens, toujours au détriment de l'histoire authentique, la moins connue certes des historiens quand il s'agit des noms de peuples parce que cette question, sujet du domaine des recherches préhistoriques, exige

des méthodes indépendantes et des connaissances particulières.

Du reste mon essai ne va point augmenter la gloire des noms de ce peuple énigmatique en tant qu'il découvre l'origine étrusque ou pélasgique d'une couche entière du peuple de Rome, de l'élément social plutôt bas — de la „plēbs“. Le sujet a été maintes fois débattu et ce point de vue est admis dans l'histoire si bien explorée des Romains: „Les us et coutumes particulières des plébéiens laissent voir des traits tellement distinctifs, frappants même, qu'on est obligé de reconnaître dans ces plébéiens un élément ethnique à part d'origine nettement opposée à celle des patriciens et de leurs clients“¹.

De plus l'élément ethnique, représenté par les plébéiens est, par son organisation sociale d'un ordre tout-à-fait à-part. Ils suivent le droit de cognation, et dans leur milieu le matriarcat domine. Voici comment le savant russe, auteur des lignes citées ci-dessus, conclut l'exposé de l'avis qu'il soutient: „Toutes les données militent donc pour la thèse que

l'isolement de la classe plébéienne n'est pas un phénomène accidentel, mais qu'il a de profondes racines dans toute la structure de sa vie et que les particularités de ses us et coutumes démontrent que cette classe personifie un élément ethnique à part et qui se distingue du type de la classe dominante, des patriciens².

Et ce sont justement les Japhétides dont la structure ethnique se caractérise par le matriarcat. Notre étymologie ne fait donc qu'ajouter un peu de précision aux faits qui concernent cet élément ethnique: elle détermine son nom.

On me dispensera de répéter ici les étymologies indo-européennes du terme „plēbs“. On veut y voir 'la multitude du peuple', 'la foule'; 'la masse du peuple', 'les masses' à l'opposé des nobles, on identifie sa racine avec celle de „plēnus“ etc.³. Cependant „plēbe-s“ || „plēb-s“ ne sont par leur base „p-lē + be“ || „p-lē + b“ que deux variantes du même mot, l'une avec le suffixe du pluriel labial vocalisé „-be“, l'autre sans

vocalisation „-b“. L'absence de la vocalisation caractérise aussi le préfixe „p“ (comp. „pe-“ dans „Pé-lasge“⁴). Ce phénomène se fait remarquer également dans plusieurs noms étrusques, par ex. „P+les+tin-us“, „P+les+tin-a“, „P+les+ti-a“, „P+les-on-tei“ etc.⁵.

La vocalisation du préfixe varie selon le groupe des langues japhétiques, à côté de „e“ pour le spirant („pe-“) il y a „o“ pour le chuintant („po-“) et „a“ pour le sifflant („pa-“). La répartition de la vocalisation est bien la même chez les Japhétides orientaux, c'est-à-dire avant tout chez ceux du Caucase. Quant à la consonne, soit comme préfixe soit comme suffixe, les rapports des Japhétides occidentaux avec les orientaux se déterminent également par le choix des variantes d'après la formule que voici: „w || m ↗ p → b → φ“ dont la 3-ème caractérise la langue élamite („-pa“ || - „-ap“), „φ“ le mingr. et tchane („-eφ“ || „-φe“) et „b“ le géorgien moderne („-eb“ || „-be“, dial. „-eφ“), tandis que l'ancienne „w“ || „m“ dans les langues vivantes apparaît sporadiquement.

Reste le thème „l̄“, qui n'est qu'une contraction de l'archétype „*leh“ || „ley“ ~ „les“, équivalent de „las“ (← „ras“) || „lou“, (→ „lu“) ← „rou“ (→ „ru“). Dans cette série nous retrouvons le même thème „les“. C'est lui que nous atteste l'Est du Caucase avec le suffixe du pluriel „k“ → „g“ dans les variantes „les-g“ ← „les-k“ (géorg.) et dans leurs doubles spirantisés „le-k“ (géorg., au lieu de „*l̄-k“) ← „*leh-k“ (→ „l̄-g“, gr. *Λῆγγες*) → „le-g“ („le-leg“, gr. *Λέ-λεγγες*, avec le préfixe sonore „le-“ ← „ne-“). Le même thème spirantisé au pluriel archaïque (-mn) nous revient, comme le suggère avec raison un jeune japhétisant A. Guenco, dans le nom de l'île égéenne *Λῆ-μν-ος* || *Λᾱ-μν-ος*, ce qui jette une lumière nouvelle sur la découverte qui y fut faite des inscriptions célèbres du type étrusque⁶. Omettant les formes qui n'ont aucun rapport direct avec notre sujet⁷, nous ne pouvons guère passer sous silence une forme du même thème, mais du type sifflant „les-“ qui provient aussi du milieu égéen⁸. Sans préfixe comme „lez-g“ (← „les-k“) dans

le Caucase, au pluriel labial „les-b“ comme „plē-b“, elle s'est conservée dans le nom Δέσ-β-ος. Peuplée par les Pélasges, cette île s'appelait aux époques reculées, Πελασγία; „les Pélasges, premiers habitants de Lesbos, occupent seuls cette île pendant sept générations“, et ce n'est pas un japhétisant qui formule cette assertion, appuyée du reste sur un texte ancien⁹. Or Δέσβ-ος n'est que la variante du terme „Pélasges“ strictement conforme aux lois fondamentales de la phonétique et de la morphologie japhétiques. Une autre variante se rapproche plus du type bien connu en Italie, c'est-à-dire „étrusque“. La vocalisation de son thème „rus“, archétype „ruш“ ← „roш“, altérée conformément à la loi de chute „u ↘ i“, produit une variante „ris“ (au lieu de „ruш“), qui donne plusieurs dérivés, munis parfois de suffixes et de préfixes, legs également de la morphologie japhétique. Nous pouvons ne pas insister sur ce que le nom du prêtre Brise, père de Briseïde signifie justement „Etrusque“. Pour ceci il nous manque un fondement réel, quoique l'identification soit

impeccable au point de vue phonétique et morphologique. Mais c'est cette forme même du thème avec le préfixe labial sonore, ne signifiant que Pélasge ou Etrusque, que nous trouvons comme nom d'une région près de la montagne au sud-est de Lesbos. On a des dérivés de ce thème „ris-“, resp. „riss-“ tantôt avec le préfixe „a-“, comme dans l'A-ras-k (²Αράξης) en Arménie ¹⁰, et dans tant d'autres, et avec le pluriel labial, comme „p-ē-be-“ et „les-b-“, à savoir „A-ris-be“ || „A-ris-ba“, nom de ville dans la même île d'après Hérodote ¹¹, tantôt avec le préfixe sonore, comme „le-le+g-“ (Λέλεγες); „La-riss-a“, nom de plusieurs villes d'origine pélasge et également nom de plusieurs fleuves ¹². Quant à l'île de Lesbos, où nous trouvons du reste Λαρισσαῖαι πέτραι, elle nous a conservé la même racine vrs du terme ethnique „étrusque“, vocalisée par „e“, aussi avec le préfixe „e-“ (comp. „E-ras-t“, „E-ras-ǵ“, khald. „E-ra-ǵ^rin^r-i“ ¹³ en Arménie) dans „E-ress-os“ || „E-res-os“, aujourd'hui „E-rez-o“, nom d'une ville située sur le rivage occidental.

On pourrait bien relever encore quelques cas de la conservation de notre terme ethnique à Lesbos même, entre autres la variante avec le préfixe „po-“ → „pu-“ ou plutôt son dérivé „pw-“ (en français „py-“, par ex. Py-r[h]én-ée-s Py-rg-os, comp. πύργος || Πέργαμον etc.), mais quant à l'archétype de ce préfixe, nous en indiquerons un exemple remarquable — pour nous délasser un peu des Étrusques — dans le totem Ionien, prononciation du rameau sibilant: „won-“ ↘ „wen-“ || „wed-“, à savoir dans le nom „*Po-weyd-ōn“ ↗ „*Po-ṭeyd-on“ (Ποσειδῶν, Ποσειδάων, Ποσειδων), dont la base élargie „seyd-“ (probablement „*weid“ ↗ „ṭeid“), l'équivalent de „sed-“ (plutôt „wed-“ ↗ „ṭed-“) || „sid“ || „sin“ et d'autres formes n'est qu'un terme ethnique et désigne en même temps le totem de tribu — ‘cheval’, ‘fer’ (aussi ‘métal’); en général il englobe dans son cercle totémique une série d'objets qui s'apparentent aux corps célestes ou aux éléments cosmiques. C'est déjà un point d'atteint que la japhétidologie ait fait son entrée inévitable dans

le monde Méditerranéen à l'aide de métaux, de chevaux de selle ou de trait, et qu'à son char, j'en conviens, encore bien pauvrement appareillé va se joindre un totem végétal de premier ordre, le „vin (+vigne+vignoble)“, la plante sacrée *καὶ ἔξοχήν*. Avec cet appareil de la culture préhistorique des Japhétides nous avons la hardiesse de nous transporter en France, dans la Gaule d'autrefois. Or, si l'on a envie de corriger mes expressions, en me demandant d'être plus précis dans la terminologie ethnique de la France et, une fois les limites historiques dépassées, d'appeler le but de mon excursion toponymique carrément le „pays des Ligures ou des Ibères“, j'y consens et j'accepte avec empressement cette correction nécessaire, cependant j'ai des raisons à moi pour y ajouter un supplément non moins urgent. La même région à des époques si reculées dont il s'agit pour nous, aura bien pu être nommée „pays des Basques“, „pays des Étrusques“ ou bien encore pays d'autres tribus qui leur étaient consanguines, d'un mot il aura

bien pu s'agir de certaines tribus japhétiques bien connues qui en tout lieu et temps furent inséparables ¹⁴.

Certes H. Gröhler ne plaide que pour le ligurien, quand il s'agit de la Seine; voici ce qu'il en dit ¹⁵: „*Sēquāna*, nom ancien de la Seine, transmis pour la première fois par Jules César, ne paraît pas être gaulois, parce que la langue gauloise dès son origine ne connaît pas le son *q*. Elle remplace le *q* indo-européen à la manière du grecque par *p*, comp. lat. *equus* 'cheval', gr. ἵππος, gaul. *epos* dans le nom personnel *Eporedorix*; *petor* = lat. *quattuor* dans *petorrta* un char à quatre roues. Il semble d'après le nom ethnique des *Quariates* et le nom personnel *Quiamolius*, que le ligurien possédait un *q*. *Sēquāna* est donc selon toute probabilité un nom ligurien et le même nom apparaît peut-être dans le fleuve Yucar en Espagne, appelé dans l'antiquité *Sicanus* ¹⁶. En France aussi nous en retrouvons la répercussion jusqu'à nos jours, son écho y résonne encore. La Saône s'appelle *Arar* dans César et chez d'autres écrivains,

mais seulement beaucoup plus tard paraît pour la première fois le nom *Sauconna*, duquel on a fait à travers les âges Saône. Pendant une longue durée de temps ce nom serait resté en usage dans le milieu populaire à côté du nom officiel *Arar*, introduit par les Gaulois conquérants, jusqu'à ce qu'enfin l'ancien nom aurait pris le dessus. Or *Sauconna* semble n'être pas autre chose qu'une transformation de *Sequana* laquelle s'est évidemment produite dans la bouche du peuple. Cela s'est fait probablement à l'aide du nom des *Sēquāni*, qui encore au temps de César habitent la rive gauche du fleuve et dont on aurait préféré lier le nom (comp. *Garumni* et *Garumna*) avec la Saône plutôt qu'avec la Seine lointaine, comme cela se fait toujours et jusqu'à nos jours. Il est vrai que les rapports phonétiques et plus encore les rapports toniques des deux mots présentent bien des difficultés. Est-ce que l'accent gaulois de *Sēquāna* aurait été *Sequána*? Strabon et Ptolémée écrivent bien *Σηκοάνας*. Un village du département de la Sarthe s'appelle main-

tenant *Saosnes* ou *Saônes*, *Saugonna* au IX-me siècle, *Sagonna* en 802; le *g* de cette forme présente bien un amollissement du *c* primitif de sorte qu'ici aussi le type plus ancien *Sauconna* sert de base, à ce qu'il paraît, à un nom de rivière, comme dans le premier cas, de même que la rivière, au bord de laquelle ce lieu est situé, porte aujourd'hui encore le nom de *Saonette*¹⁷.

En citant les mots „*equus*“ || „*ἵππος*“ pour attester la correspondance indo-européenne „*q*“ || „*p*“ (gr. et celt.), Gröhler n'a pas senti que le lat. „*equus*“ présente un intérêt direct pour éclaircir la base de notre nom de fleuve. „*Sēquan-*“, nom de fleuve, n'est qu'un reste du terme ethnique au pluriel „*-an*“, son thème pure „*sēqu*“, resp. „**sēqw*“ remontant à l'archétype „*sesqw*“ (← **sewsq*“, tout d'abord „**šewsk*“), qui s'est conservé dans le mingrélien comme une variante „*zesqw*“ signifiant ‘merle’ et dans le latin comme „*equ-*“ (← **hehqw*“ ~ „*sesqw*“) ‘cheval’¹⁸ et même „*sequ-*“ dans les dérivés „*sequere*“ [‘courir’, ‘faire courir’], ‘se précipi-

ter², 'poursuivre', 'suivre'¹⁹, enfin „sequester“ (comp. „equester“ 'chevalier') ['courrier', 'express →] 'médiateur', 'intermédiaire', 'arbitre'.

L'archétype du terme sonne „*sewsq“ || „*sawsq“ (← „*šewsk“ || „*šawsk“), le changement de „q“ dépendant de son histoire bien connue dans les langues japhétiques („k → g → q“). La forme antique „*sawsk“ se présente dans le thème „sawc-“ (← „*sauhk-“ ~ „*sawsk“) du nom „Sauconna“ → „Sagonna“²⁰, d'où on a tiré le français „Saône“. Mais la dernière forme peut sur le terrain de la phonologie japhétique remonter à l'autre archétype, à savoir „šomš“ || „romš“, par l'intermédiaire „Saos-ne“.

L'absence de la voyelle longue en latin („equus“, „sequor“ etc.), de même que en grec (ἵππος || *hēp²¹: ἔπομαι) [~ „*sesw“ ← „sos“] peut bien remonter aux dialectes japhétiques indépendamment de l'oscillation à laquelle sont sujettes les voyelles longues en grec et surtout en latin. Du reste le nom du fleuve „Sēquana“ || Σηκοάνας nous rend la longueur légitime.

Cependant c'est un fait certain que les formes „*sesqw“ ← „*sewsq“ || „*sawsq“ sont propres à un dialecte du groupe chuintant, c'est-à-dire à celui du groupe des langues mingrélienne et tchane, ce qui nous oblige par conséquence à les approprier au groupe liguro-ibérien, autant qu'on peut juger de l'état des choses par la terminologie ethnique et par quelques phénomènes linguistiques. Même dans le cas où ces rapprochements sont justes, les termes tellement diversifiés ne peuvent appartenir au dit groupe que dans leur partie phonétique. Quant à la substance matérielle cette paire „sewsq“ || „*sawsq“, de même que leur double dialectique „шом“ ~ „ром“, conforme au même type chuintant, et aussi leur équivalent du groupe sifflant „ras“ ne représentent que le totem de la tribu des Rasennes ou Ourartiens (← „U-rastu“), c'est-à-dire des Pélasges ou Etrusques.

Par conséquent ces noms par leur substance seule attestent qu'aux temps primordiaux il existait une tribu étrusque dans les bassins des cours d'eau dont il est ici question.

Quant aux Ligures ils ne firent donc que donner aux noms la prononciation qui leur était naturelle. Le séjour des Etrusques-Rasennes dans le bassin de la Seine est aussi attesté par l'autre nom de la rivière Saône, c'est-à-dire „Arar“, et s'il a été vraiment introduit par les Gaulois, cela n'empêche point qu'il ne soit pas moins ancien que „Sequana“ ou „Sauconna“. Certes le terme „Arar“ ne représente l'équivalence du thème „seqw“ (← „sesqw“ ← „*sewsq“ || „IIIOM“, resp. „rom“) que conformément aux exigences phonétiques du groupe sifflant („ras“ || chuint. „rom“), de plus viennent naturellement le préfixe „a-“ et la transformation du dernier radical „s“, suivi jadis par quelque voyelle de la morphologie japhétique ou non, en „r“ par rotatisme, ce qui est arrivé au même thème „ras“ à une époque immémoriale en Orient, avant tout en Arménie: nous en avons une preuve assez éloquente dans les termes „Ay-rar-at“ („*Ya-ras-at“), chez les Arméniens nom de la plaine, Ἀραξενόν πεδίων, et „Ararat“

(← „A-ras-at“), nom de la montagne fameuse, à laquelle les Arméniens eux-mêmes ne donnent depuis longtemps que le nom de Masiq, terme également ethnique, nom des Basques ou des Moushques („Muuk“). Ainsi donc l'appellation soit disant gauloise de la rivière Arar n'est qu'un des dérivés de l'archétype „Aras“, une de ses transformations phonétiques.

Au sujet de Lutèce nous partons du dernier essai de l'explication, comme il se trouve résumé chez le même H. Gröhler²², qui réunit dans la même notice l'explication du nom de Paris et celle de notre terme. Il écrit: „*Parisii*²³ selon *Zeuss* 'efficaces, strenui'“, c'est-à-dire 'les énergiques, les vaillants', au lieu de **Quarisii*, dérivé du thème verbale **qari*, **qariu*, air. *cuirim* 'je pose, je place, je mets', cy. *peri* avec le suffixe *-isio*, aussi dans *Alisia*, *Carisius*, *Tarvisius* etc. César appelle leur capitale *Lutetia* et en rapporte: „*Oppidum Parisiorum positum in insula fluminis Sequanae*“. Strabon²⁴ la nomme *Λουκοτομία*, Ptolemée²⁵ *Λουκοτεμία*. Holder envisage

Lutecia comme abréviation de *Lucotecia*, *Lucotocia* et l'interprète en conséquence comme 'Habitation de Lucotios?'. Dans les *It. Ant.* elle s'appelle *Lutitia Parisiorum* (le même nom est donné une fois par César); le nom *Parisii* apparaît pour la première fois approprié à la ville dans la *Tab. Peut.* Dans un rapport sur le concile de l'an 360 à Paris on lit²⁶: *fides catholica exposita apud Parisiam civitatem ab episcopis Gallicanis*. Chez Ammien²⁷: *Acturus hiemem revertit Parisios Caesar*. Cet écrivain emploie toujours la forme *apud Parisios* au lieu du locatif. Plus tard *Parisius* se rencontre comme substantif indéclinable, ainsi la première fois dans la *Not. dign. occ.* 42, 23. Grégoire de Tours emploie aussi le même nom *Parisius* invariablement pour tous les cas, excepté le génitif, et Longnon explique ce phénomène avec raison comme étant une forme barbare au lieu de *Parisios* qui s'emploie bien souvent“.

Ce passage nous oblige à nous répéter. Au point de vue paléontologique il est inadmissible d'interpréter des noms de lieu dans

le sens d'appellatifs tout simple, d'autant plus quand il s'agit de termes ethniques. On risque de tomber dans des voies doublement hypothétiques, à proprement parler de jouer le rôle de devineurs quand on suggère une explication basée sur des conceptions de nos jours ou sur celles des époques historiques, fût-ce les plus reculées. Parisii en bon français ne signifierait de cette manière que ces 'braves hommes' ! On me rappellera, je suppose, l'explication d'un autre nom, acceptée dans le monde savant comme un fait hors de doute : c'est l'explication considérée comme définitive du terme ethnique «² Ἀριανοί », «² ārya » etc. qui aurait voulu dire 'nobles' ou 'maîtres', 'domini'. Mais c'est un outrage aux règles de la paléontologie, un péché originel qu'on me passe le mot, dans le traitement scientifique de la toponymie orientale et l'on ne ferait que de l'aggraver en y ajoutant un échantillon nouveau appartenant cette fois-ci au monde occidental²⁸. Enfin pour le moment nous laissons de côté le nom „Parisii“, dont l'origine pourra être déterminée dans l'avenir,

en faisant observer toutefois que, selon nous, c'est un terme très ancien, ethnique et local, legs de l'époque préhistorique.

Il est donc question en ce moment d'un autre terme local préhistorique, du nom de Lutèce. Quand il s'agit de questions préhistoriques le terme „local“ n'exclut point l'existence de liens organiques qui peuvent unir l'objet de nos recherches, situé en France, avec les pays les plus lointains et avec les couches préhistoriques de leur population. Après le cas de „Sēquana-Seine“ et „Arar-Saône“, qu'il nous suffise de donner comme hors-d'oeuvre un exemple de la vitalité des traditions ethniques dans le nom de la ville de Gênes. Le dernier fait historique d'importance mondiale qui y a eu lieu de nos jours jette sur l'histoire de cette cité une lumière d'autant plus instructive qu'avec son nom nous voici dans la période préhistorique de l'Europe et de l'Asie. Certainement ces deux continents sont, de temps immémorial, disjoints, de plus ils sont tombés l'un et l'autre, dans un état de dé-

membrement ou de décomposition „historique“. Et ce qui est encore plus déplorable au point de vue des intérêts de la science, c'est l'oubli qui s'en suit, l'oubli de la communauté des races, des liens qui unissent d'une manière organique la population historique de l'Europe avec les peuples préhistoriques de l'Europe et de l'Asie. En omettant les variations qu'a subies le nom „Gênes“ dans les milieux ethniques récents, je me borne à indiquer le passage, consacré au même terme dans l'ouvrage de H. Gröhler, où il est reconnu comme ligurien et par conséquent inexplicable²⁹.

Or, Gen-t-av-a (*Γενόα, Γένουα, Genua*), comp. Gěňava (→ Genua||Genève) (→ Genf), représente par sa forme le pl. t. du type labial, tout-à-fait normal, autant au point de vue de la morphologie japhétique des noms de lieux que de celui des éléments mêmes de la formation japhétique³⁰. Est-ce que cela prouve que nous avons dans ce mot un legs ligurien? Peut-être serions-nous obligés de donner une réponse affirmative, s'il n'y avait à

considérer que le pl. t. du type labial. Avec la formation du type sibilant qui a survécu dans l'équivalent français (Gênes) la question se complique. Nous ne nous hâtons pas de la trancher ni même d'épuiser en ce moment le traitement de ce détail qui nous amènerait à user avec profusion de données et d'observations japhétidologiques, ce qui serait mal compatible avec le but tout spécial du présent article.

Quant à la base du terme «gen-», il reste à savoir si la voyelle est longue, comme par exemple dans le français «gên-». Puisque les deux voyelles ne sont l'une et l'autre qu'un legs d'une des langues japhétiques de la population préhistorique, nous nous référons à leurs lois phonétiques et restituons «*gewn-» (→«gēn-») || «gwen- (→gen-³¹)». Il ne manque que l'aspiration du premier radical («g»←«ğ»), pour y reconnaître la forme bien familière du nom très répandu des «Yones» || «Hones», tantôt intacte—«ğwen-» («ğwin-»), tantôt avec la chute de l'affricat ou sa disparition complète dans la suite («ğ» ↘ «γ» → -)—«wen-» («win-»), et dans toutes ces formes nous

n'avons qu'un terme totémique de cette tribu japhétique célèbre. Il s'agit du vin ³². La perte de l'aspiration et du radical faible «w», deux traits caractérisant le dialecte japhétique du type svan (-son||soan) peut bien être dans cette région européenne un legs du basque ou d'un de ses proches parents. Mais en Orient chez les Huns («hun-z») japhétiques ou les Avars japhétiques du Daghestan le même terme ethnique sert aussi de dénomination d'une ville avec le suffixe pluriel du type sonore («r») — «-or» → «-o»: «Gen-o (→*Gen-or)» ³³.

Si le temps justifie l'analyse proposée du terme «Gênes» d'après des données japhétiques, ne serait-il pas permis de faire remarquer que les Génois, déjà romanisés, ne firent que succéder physiquement aux Ioniens dans la voie de leur grand commerce et de leurs grandes découvertes? Est-ce qu'il ne serait donc pas fondé de se demander, s'ils n'héritèrent pas des qualités psychologiques de leurs devanciers pour la réalisation de leurs grandes entreprises à l'instar de leurs ancêtres indigènes?

Or, Lutèce a des liens bien réels avec le monde de l'Europe occidentale. Le terme dans son archétype — *Λουκοτεκία, Λουκοτοκία* — présente un composé de «Lu + k^ro^r-» et «tek-» || «tok-», la dernière partie n'étant que le mot basque «*teki» (→«tegi») || «tok-i» 'lieu', 'endroit' (comp. arm. «teği» 'lieu'; c'est aussi le radical à deux consonnes du géorgien √dg 'poser', 'placer'), et le thème «lu-k», la forme du pluriel obtenue de «*lu^h-k» ~ «lu^h-k» représente une variation bien connue du terme «étrusque», de son thème primitif «ru^h-» → «lu^h-». Nous aurons l'occasion de suivre l'apparition multiple de cette variante du terme dans la toponymie de l'Europe occidentale et aussi bien orientale. L'Orient asiatique nous en présente un spécimen éclatant dans le terme «Lukkⁱ» et ses dérivés *Λύκειος* etc³⁴, de même que dans ses équivalents non moins connus qui, remplaçant la marque de la pluralité «k» par celle de la série dentale («t → d → θ») et d'autres, conservent intact le thème «lu-» (← *«lu^h-», ~ «lu^h-»). Ce thème, variante du terme, avec

le rehaussement de «h» en «q̇» (d'après la formule «h ↗ k → ġ → q̇», à l'aspiration tombée — «k → g → q») survient dans l'un des noms ethniques de l'Arménie à l'époque ourartéenne, ce qui veut dire étrusque et à l'époque khalde, celle-ci présentée dans les monuments épigraphiques. Nous visons le terme des inscriptions cunéiformes vaniques «Lu-qiuni» (lis. «Luq̇-uni»). Reste une question à éclaircir, à savoir, si le double «kk» du mot «Lukki» représente un essai de transcrire avec exactitude la valeur phonique primitive de la marque de pluralité («k̇» = «kk») : «Lukki» = «Luki») ou si nous y avons une fusion de deux «k» différents, l'un une partie du thème «Luk-» (←«*Luk̇» ↘ «*Luh-» || «*Lus-»), l'autre celle du suffixe «-ki»). Parmi d'autres nombreux exemples je choisis un cas qui paraît des plus douteux, mettant de la sorte sur le tapis une question qui vaudrait la peine d'être approfondie, afin d'éclaircir l'origine du dit mot, au risque de me tromper dans ma supposition. En Orient, à proprement parler en Russie, la tradition orale et son reflet dans

les écrits du moyen-âge a conservé la forme précieuse du terme toponymique «Лукоморье». J'ai des raisons de supposer que les Russes eux-mêmes ne le comprennent point; ils se contentent de l'étymologie, si je ne me trompe, populaire, comme s'il s'agissait d'un dérivé de «лука» 'sinuosité', 'repli', ou bien «лукома» dans le même sens. Je crois être en état de mettre en doute l'origine indo-européenne du mot «лука» même (aussi celle des termes «лук» 'arc', «луч» 'rayon', «лучина» 'torche' ou 'copeau de pin' etc.) et de la formation du dérivé «лукома», mais pour le moment il suffit de noter que «Лукоморье» n'est autre que le nom de la mer Noire, jadis appelée aussi la mer «Рус», c'est-à-dire Etrusque (Pélasgique) ou la mer des Russes préhistoriques. Les Russes-Slaves historiques (auparavant, à l'époque préhistorique les Russes-Scythes Japhétides) ont conservé le nom ethnique, même quand ils sont devenus indo-européens par croisement, dans leur mot «Лукоморье»³⁵. On appelait de la sorte tantôt la mer entière³⁶, tantôt une partie (le golfe) et

même le littoral. On appelait «Pólovets Loucomoriens» (c'est-à-dire Pontiques) la tribu qui habitait les bords de la mer d'Azoff³⁷.

Enfin pour la France on peut en tout cas affirmer avec sûreté que dans les régions de la Seine et de la Saône nous avons une couche ethnique plus ancienne que la ligurienne, c'est-à-dire pélasgique ou étrusque. On peut donc en trouver des traits relictaires au centre même de la France contemporaine, jadis le 'Lieu des Etrusques' (Lutèce). Donc, même là-bas, dans cette capitale, éblouissante par les effets d'une civilisation supérieure, ce n'est pas seulement dans ses musées célèbres qu'on cherchera les survivances de la culture ethnique des Etrusques ou Pélasges. La vie des masses du même centre, certes indigènes, avec leur entourage matériel pourrait, même à présent, servir de terrain non encore défriché pour des recherches pareilles. De plus, on ne peut guère également exclure du domaine de ces recherches la vie civilisée des classes raffinées de nos jours avec leur psychologie complexe. Le legs des Japhétides

y est à déterminer dans les couches ethniques de la nation, dans les éléments de sa force créatrice. En effet, suffit-il vraiment de ne faire remonter l'antique Séquanie que seulement à l'époque de la Franche-Comté ou bien tout au plus aux éléments ethniques indo-européens simples ou du moins homogènes—romains, francs, gaulois? Cela peut-il suffir pour comprendre dans sa plénitude l'âme de cette „race ingénieuse et subtile, au génie patient et souple, grande pourvoyeuse d'hommes de talent qui fournit à la France“—il serait plus juste de dire „au monde entier“—„des remueurs d'idées... Cuvier et Pasteur, Valette et Bugnet, Fourier et Proudhon, Clésingher et Courbet, Charles Nodier et Charles de Bernard“³⁸?

NOTES.

¹ I. V. Netouchil, Обзор Римской истории по лекциям, читанным в Харьковском университете и на Харьковских высших женских курсах, Charkoff. 1916, p. 12: „частный быт плебеев обнаруживает такие резкие отличительные черты, которые заставляют видеть в плебейх особый этнографический элемент, существенно отличный от патрициев и их клиентов“. Je ne touche guère à l'histoire de la question des plébéiens, débattue hors du terrain japhétique, comme nous le voyons par ex. dans le cas de R. S. Conway, qui conclut par les lignes suivantes son élucidation de la morphologie des termes ethniques d'Italie, pour lui indoeuropéens toujours: „Si chiede poi, se la plebe romana non sia da ritenersi appartenente ai Volsci primitivi, mentre i patrici derivano dal sangue Sabino“ (*Due strati di popolazione indoeuropea del Lazio et dell' Italia antica*, Rivista di Storia antica, VII, 1903, p. 424). Enfin une fois l'origine réelle du terme plēbs découverte, il est évident qu'on ne peut identifier les plébéiens et les Ligures, comme le font Conway et Ridgeway (*Who were the Romans? Proceedings of the British Academy. Vol. III*). Plutôt c'est T. E. Peet, qui avait bien raison, quand inspiré par les données archéologiques, il assurait que „Ligurians' and terre-

mare-folk formed two, and probably the two, elements in the early Roman population. That these can be respectively identified with plebeians and patricians seems to me uncertain" (*Who were the Romans? A note on some recent answers, Annals of Archaeol. and Anthr.* issued by Institut of Archaeology. University of Liverpool, vol. II, 1909, p. 193).

² Op. c., p. 14.

³ Walde, *Lat. Etym. Wörterb.*², s. v.

⁴ N. Marr, op. c. ci-dessous, note 7.

⁵ La seconde partie „tin“ (|| „*ten“ → „ti“ || „te“), variante dissibilée de „*t̄in“ → „t̄il“ ↙ („t̄ul“ || chuint. „t̄ul“, resp. „t̄ur“ etc.), signifie 'enfant', aussi 'le petit (de l'animal' comp. géorg „t̄i-t̄il“ || „t̄u-t̄ul“ 'poulet, poussin' etc.) et en même temps donne le moyen d'éclaircir l'origine du terme étrusque „Tin“, „Ζεύς“.

⁶ N. Marr, *Кавказские племенные названия и местные параллели*, Труды КИПС, 1922, p. 3.

⁷ Quant à la question générale, sur l'origine japhétique des termes Pélasges et Etrusques v. N. Marr, *К вопросу о происхождении племенных названий „этруски“ и „пеласи“*. Je ne puis me dispenser de relever quelques cas dans le livre d'August Fick, *Vorgriechische Ortsnamen. Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands*, Göttingen 1905: nous trouvons „l̄e-“ non seulement dans „L̄e-te“ („-te“ n'est que le suffixe dental du pluriel), mais dans „L̄e-ssa“ (op. c., p. 105), plutôt ou „*L̄e-ta“ ou „*L̄e-μα“ („-μα“ est le pluriel du groupe chuintant), comme dans le mot *θάλασσα*

'mer' etc. (comp. „Le-sa“ en Gourie, de même avec le sifflant „s“ au lieu du chuintant „ш“, cette fois peut-être parce que ce canton, jadis peuplé par les Mingréliens et Tchanes, est à présent tout-à-fait géorgianisé). Pour Fick il n'existe que la présomption que „Lēssa“ à l'instar de „Lēte“ puisse être pélasge (op. c., p. 35), de même concernant Lemnos (op. c., p. 66).

⁸ V. aussi Fick, *Vorgr. Ortsnamen*, p. 105: Lēssa.

⁹ Diodore, l. V, c. 81, éd. Didot-Müller, t. I, pp. 305—306.

¹⁰ Nous l'avons probablement aussi dans τὸν Ἄρακα des inscriptions, soit que le thème présente une équivalence spirante „*A-rah-k“, comme en Arménie „E-ra-ḡḡm¹-i“ du thème sibilant „A-ras-k“, soit que la dernière variante dans la reproduction ordinaire des Grecs Ἄραξ, prise par eux pour le nominatif, ait naturellement donné dans d'autres cas le thème „Arak-“ (acc. Ἄρακα). Pour Fick ce nom de la montagne est hetéen, comme du reste l'est aussi Λέσβος (op. c., pp. 30, 62).

¹¹ I, 151 (Ἄρσιβαν).

¹² Aug. Fick, *Vorgr. Ortsnamen*, p. 105. C'est en vain que Fick s'efforce de créer une origine hetéenne à „La-rws-1-“ (Λαρούσιον ὄρος dans la Laconie), variante plus ancienne de „La-riss-a“ etc., et qu'il les sépare l'une de l'autre.

¹³ N. Marr, *К вопросу о происхождении племенных названий „этруски“ и „пеласги“*, ЗВО, LXV, p. 327.

¹⁴ Les idées fondamentales de H. d'Arbois de

Jubainville concernant les relations ethniques de la Méditerranée et du Caucase sont trop surannées pour que nous tenions compte de sa tendance à nier la tradition concernant la parenté de la population de l'Europe occidentale et des habitants du Caucase, et la présence des Ligures en Colchide etc. (*Les premiers habitants de l'Europe*², I, pp. 383-393, § 11: „Ya-t-il eu des Ligures en Colchide sur les côtes orientales de la Mer Noire?“).

¹⁵ Über Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen. I Teil. Ligurische, Iberische, Phönizische, Griechische, Gallische, Lateinische Namen, Heidelberg. 1913, pp. 13-14.

¹⁶ Je m'empresse de prévenir que Sicanus ou plutôt le terme ethnique Sicani présente la forme japhétique avec le préfixe „si-“ — „Si-kan“ comme „Si-kul“ (Sicilia), „Si-kele“ et tant d'autres; or le thème „kan“ (Si-kan-us) n'a rien à faire avec Sequani etc. N. M.

¹⁷ V. aussi H. d'Arbois de Jubainville, *Les Druides et les Dieux Celtiques à forme d'animaux*, Paris 1906, pp. 16-19. Ici nous lisons (p. 19, note): „Le nom de fleuve *Sequana* et son dérivé *Sequani*, nom d'un peuple qui habita d'abord sur les bords du fleuve, ne sont pas une preuve que certains Gaulois eussent conservé le *q* indo-européen. *Sequana* est un nom antérieur à la conquête gauloise conservé en Gaule; on peut le comparer à *Donau*, nom antérieur à la conquête germanique et qui cependant subsiste dans les pays de langue allemande; *Donau* = *Donuuius*, Danube“. Jamais aux

époques préhistoriques le nom ethnique ne dérive du nom de fleuve, tout au contraire. Certes „Sequana“ de pair avec „Dan-ub“ || „Don-au“ sont antérieurs aux conquêtes gauloise et germanique, tous les deux termes sont japhétiques: „Danub || Donau“ représente aussi le nom d'une tribu japhétique bien connue (v. N. Marr, *Книжные легенды об основании Куара в Армении и Киева на Руси*, ИРАИМК, II). Quant au passage cité par nous dans le texte, il est très instructif par un échafaudage de remarques minutieuses et pleines de sagacité, il est irréprochable au point de vue scientifique, mais condamné à s'écrouler dans son ensemble aussitôt que la paléontologie des langues primordiales du pays fera mettre à nu les relations réelles de toponymie, survivance de la période préhistorique, survivance toujours japhétique.

¹⁸ N. Marr, „Лошадь“, „птица“, тотем урарто-этрусский и еще два этапа в его миграции (ЯС, I, pp. 133-136). Dans la littérature concernant l'origine soi-disant turque du terme russe „лошадь“ le japhétisant a des raisons spéciales pour noter à part l'article du prof. Vassmer *Лингвистические заметки по славянскимъ языкамъ* (Живая Старина, II, 1908, pp. 146-148), où il ne manque qu'un détail de la morphologie japhétique („-at~ak → -a“) pour reconnaître la base authentique du terme — „loш-“.

¹⁹ Il n'est pas dépourvu d'intérêt pour cette tournure de sémantique de confronter les faits suivants que rappelle De Charencey dans son article *Deux termes*

argotiques de provenance orientale (Journal Asiatique, 1906, VIII, pp. 191-192): „En définitive l'on citerait pas mal d'exemples de verbes de mouvement tirés de noms d'animaux. Rappelons p. ex. le français *serpenter* et, en langage populaire, *limacer*, c'est-à-dire „avancer lentement à la façon des limaces“. On peut y joindre l'argotique *se cavalier* pour „s'enfuir, prendre ses jambes à son coup“, c'est-à-dire, sans doute, „détaler aussi vite qu'une cavale au galop“.

²⁰ Ces deux variantes „Sēqu-an“ (← *Sesqu-an“, resp. „*Sewsk-an“) et son équivalent irréprochable („e“ || „a“ et „a“ || „o“) „*Saqu-on“, conservé dans sa forme plus ancienne „Sauc-on“ (← „*Sawsk-on“) nous donneront ailleurs l'occasion d'amender notre étymologie du nom national des Basques, nommément „Emku+alduna“ etc. (v. ma communication préliminaire sur l'origine japhétique du basque. Прилож. к прот. VIII засед. Отд. Ист. Н. и Фил. Росс. Ак. Наук, 23 апр. 1920 г., et sa version française, confiée aux soins de M. Res. Maria de Azkue pour la publier en espagnol ou en basque), en général d'élargir et de bien préciser le fonds japhétique de la toponymie dans la zone limitrophe de la France et de l'Espagne.

²¹ Dans le premier mot le double „pp“ semble attester la perte de la voyelle longue (ī || ē).

²² L. c., p. 85.

²³ César, Bell. gal. VII, 57 et pass.

²⁴ IV, 194.

²⁵ II, 8, 10.

²⁶ Holder, 934.

²⁷ XVII, 2, 4 de l'an 357

²⁸ Ed. Meyer répète l'interprétation de Ἄγιαυοί avec une réserve (Gesch. des Altertums³, 1913, I, p. 898, § 572): „...Arier (ârja)... d. i. wahrscheinlich 'die Edlen' oder 'Herren', im Gegensatz zu den fremden und von ihnen besiegt und geknechteten oder ausgerotteten Stämmen“ (comp. p. 851, § 548 A). Et néanmoins, si nous admettions dans l'ethnologie ce processus de la création des noms de tribus ou même de lieux, si naturel au point de vue de l'histoire politique et de notre conception contemporaine, c'en serait fait de la toponymie, branche la plus importante de la science qui touche intimement à la «préhistoire» et de même à ses survivances malheureusement toujours méconnues et toujours maltraitées, malgré les meilleures intentions des savants en tant qu'ils se laissent guider par les idées préconçues des historiens.

²⁹ Op. c., p. 51: „Zu der Bedeutung des Wortes wird also, wie fast immer bei ligurischen Namen, ein non liquet gesetzt werden müssen“.

³⁰ Pour les données préhistoriques sur Genève v. l'article tout récent de M. Louis Blondel *Notes d'archéologie genevoise*, spécialement chap. VI. L'oppidum de Genève, où en rendant compte des fouilles fortuites, faites dans cette ville au printemps de l'année 1919, du 12 mars au 9 avril par le service de la voirie et quelques jours auparavant par l'administration des téléphones, l'auteur écrit: „L'oppidum de Genève s'est consti-

tué pendant la deuxième période de la Tène, probablement sur les ruines d'un village fortifié de l'époque néolithique, soit vers l'an 200 av. l'ère chrétienne" (Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, 1922, p. 349). Je suppose que le nom remonte tout au moins aux temps de la fondation de ce „village fortifié de l'époque néolithique“.

³¹ La perte du «w» dans ce mot caractérise tous les idiomes japhétiques qui sont tant soit peu influencés par le basque primitif, c'est-à-dire le meskhe ou mochokh, par ex. tchan. «gъn-1» (dial. Vitsé) 'vin', arm. «g1n-1», id., arm. «ay-g1» 'vignoble', 'jardin', basq. (européen) «ay-hen» (✓ «*ay-ken» → «*ay-gen») 'sarment', labourd. à Guétary: 'les branches de la vigne', bas-nav.: 'viorne, vigne sauvage' (toujours avec le préfixe «ay-»), comme l'arm. «ay-g1»).

³² Une fois l'origine totémique de la plante et de ses produits établis, tout l'éclaircissement de son histoire, donné auparavant est à revoir (comp. N. Marr, ЗВО, XXV, pp. 7—8).

³³ Pour les détails v. N. Marr, *Кавказские племенные названия и их параллели*, ТКИПС.

³⁴ C'est un procédé inadmissible, que de vouloir créer du nom de la tribu «Cheta» ou «Chatti» un terme générique et de s'empressez de l'appliquer comme tel à la souche entière dont ces mêmes Hétéens ne composent qu'une partie (comp. A. Fick, *Vorggr. Ortsnamen*, p. 2, où il s'agit aussi de «Lukka»).

³⁵ Le terme paraît avoir passé des contes popu-

lares russes dans le poème *Слово о полку Игореве*; le terme est épique et probablement préhistorique.

³⁶ Comp. l'emploi des termes «Pont», «Pelag» ~ «Relasg» etc., N. Marr, *Книжная легенда объ основании Киева на Руси и Куара в Армении* (ИРАИМК, II).

³⁷ I. I. Sréznevsky, *Словарь*, s. v.: «Посла Рюрикъ сына своего Ростислава противу лукоморьскимъ (Половцамъ)», Ип. л., 6701, «от Царяграда по лукоморию ити 300 версть до великого моря» Дан. иг. (нор. 5)“.

³⁸ Victor du Bled, *La Franche-comté* (*Revue des deux mondes* 1893, t. CXVII, pp. 337-338).

Liste des abréviations russes dans les Notes:

ЗВО = Записки Восточного Отделения Русского Археологического Общества.

ИРАИМК = Известия Российской Академии Истории Материальной Культуры.

КИПС = Комиссия по изучению племенного состава России (Российской Академии Наук).

ТКИПС = Труды Кипса v. Кипс.

ЯС = Яфетический сборник Recueil Japhétique, серия Института яфетидологических изысканий, I. 1922.